

labeur. Longtemps la condition de paysan fut honteuse : il fallait s'en extraire coûte que coûte. Le rêve : ne plus enfile avant l'aube une blouse sale pour remuer le lisier, mais se vêtir d'un costume ou d'une robe de ville...

On écoute ces paysans d'hier et d'aujourd'hui, et une évidence s'impose, à mesure que défilent les époques et les grands tournants (guerres mondiales, essor du productivisme, etc.) : leur moral est proportionnel à l'autonomie dont ils disposent. Il est au plus bas au commencement de cette histoire, quand ils sont pieds et poings liés à des propriétaires terriens ou n'ont guère d'autre espoir que d'arracher à la terre de quoi survivre. Et plus récemment, lorsque l'agrochimie prend le pouvoir, imposant ses produits et faisant du paysan un simple exécutant, superproducteur de céréales et de protéines animales... endetté jusqu'au cou.

Entre les deux, il y a ce qui ressemble à une parenthèse enchantée pour une nouvelle génération d'agriculteurs, femmes comprises, qui à la Libération s'engageront dans un grand mouvement d'émancipation, la Jeunesse agricole catholique (JAC). « On y discutait de Dieu, mais surtout de comment apporter le progrès dans les campagnes », se souvient l'un d'eux. Les prix garantis par la politique agricole commune (PAC) élargissent les horizons. On construit sa propre maison pour échapper à la fêrule du patriarce, on achète des machines, on est fier d'être agriculteur. Certes, ce modèle productiviste débouchera sur une impasse, mais il fut porteur d'une ivresse qui explique sans doute pourquoi, aujourd'hui encore, certains peinent tant à s'en défaire.

Ces derniers temps, des sourires fleurissent à nouveau sur les visages de ceux qui réinventent le métier. En se tournant vers l'agroécologie, cette relève se libère de la chimie et de tant d'autres fers. En retrouvant un lien direct avec la terre, ils se découvrent maîtres de leur destin. Le tournant est périlleux, il nécessite un savoir complexe qui entremêle connaissances ancestrales et nouvelles techniques. Mais ces paysans-là gagnent une profonde reconnaissance de la société. Ils apprécient. Ils aimeraient toutefois que celle-ci consente enfin à payer leur travail à sa juste valeur...

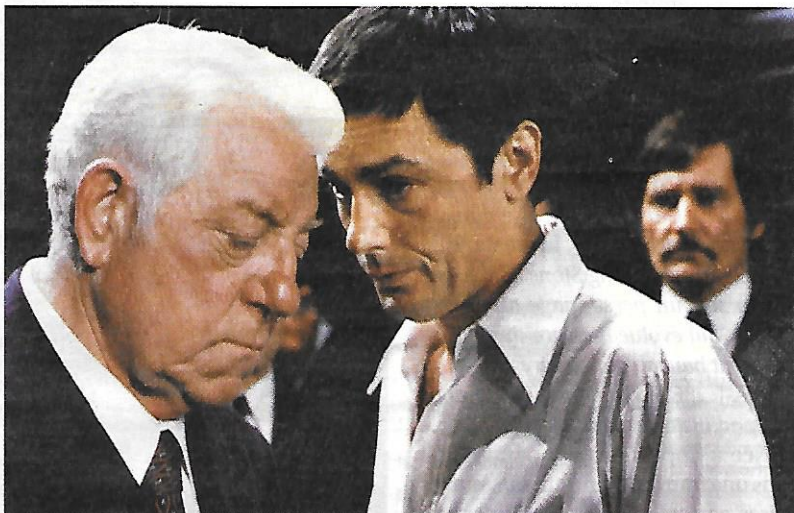
— Marc Belpois

## ARRÊT SUR IMAGE

DEUX HOMMES DANS LA VILLE

« J'ai peur », lâche Gino Strabliggi (Alain Delon), tel un enfant apeuré, à Germain Cazeneuve (Jean Gabin), son éducateur devenu un second père, qui baisse les yeux, comme un aveu. Celui de n'avoir pu sauver son protégé de la justice des hommes, effroyable machine à broyer. Au bout du couloir, Gino a rendez-vous avec la mort. C'est pour cette scène finale de *Deux Hommes dans la ville* que José Giovanni aurait tourné son film. Ancien collabo, condamné à la peine capitale pour des actes de torture et trois assassinats, l'auteur-cinéaste ne pardonnera jamais au système judiciaire de l'avoir laissé moisir en prison, dans l'incertitude de son sort. Portant son réquisitoire contre la peine de mort, Jean Gabin, en éducateur social, Alain Delon, en repris de justice, ne sont pourtant pas réputés progressistes. La vérité est plus complexe. L'interprète de *La Grande Illusion* est surtout un anar. Quant au héros du *Samourai*, gaulliste affiché, il n'est pas à une ambiguïté près. Ancien d'Indochine, n'a-t-il pas incarné et courageusement produit, en 1964, *L'Insoumis*, un film exaltant la quête de liberté d'un légionnaire déserteur en pleine guerre d'Algérie? Mais à l'été 1973, lorsqu'est tourné *Deux Hommes dans la ville*, Delon prétend se tenir à distance du combat de Giovanni : « Au départ, nous étions loin de cela. Il y avait un beau scénario avec ces

deux personnages et cet horrible policier joué par Michel Bouquet. » Avant de confesser : « Ce qui m'a intéressé, dans un premier temps, c'était de produire un Gabin. » Cette ultime confrontation avec « le Patron », après *Mérodie en sous-sol* et *Le Clan des Siciliens*, a failli ne pas avoir lieu, Giovanni ayant initialement sollicité Lino Ventura dans le rôle de l'éducateur et Gabin étant victime d'un malaise quelques jours avant le début du tournage, qu'il aborde les traits émaciés, le teint cireux. Au final, Delon ne regrettera pas le ton mélodramatique d'un film où le commissaire est plus sadique que Javert et dans lequel la somptueuse musique de Philippe Sarde a pour but, de l'aveu du compositeur, de « faire sortir de la salle des spectateurs en pleurs ». Il ne se désolidariserait pas plus en voyant le message du cinéaste épouser la croisade de Robert Badinter, qui publie cette même année *L'Exécution*, sinon pour dire en 1981 de l'avocat devenu le ministre de l'abolition : « Je crois que Me Badinter est un pur, ce qui n'exclut pas qu'il puisse être dans l'erreur. » Reste de ce film en avance sur son temps cette dernière scène. Et le visage de la peur. « J'avais écrit, notera Giovanni, que Delon adressait à Gabin un regard d'enfant perdu. Il demeure le regard de ma carrière. Celui d'un acteur qui m'a offert son âme. » — Olivier Rajchman



**I** Deux Hommes dans la ville  
Vendredi 20.40  
OCS Géants